

troupes et non par celles de son rival ; que ses gens avaient été gagnés et l'avaient trahi (23). » C'est en effet la seule explication qu'on puisse donner de leur courte et inutile résistance.

(23) Narvaez s'exprima ainsi dans une conversation avec Oviedo lui-même, à Tolède, en 1515; conversation dans laquelle il s'étendit avec beaucoup d'amertume, ainsi qu'il était naturel de s'y attendre, sur la conduite de son rival. Ce passage, n'ayant jamais été imprimé, peut avoir quelque intérêt pour les lecteurs espagnols. « Que el año de 1523, estando Cesar en la cibdad de Toledo, vi alli al dicho Narvaez, é publicamente decia, que Cortés era yn traidor : é que dándole S. M. licencia se lo haria conocer de su persona á la suya, é que era hombre sin verdad, é otras muchas é feas palabras llamándole alevoso é tirano, é ingrato á su señor, é á quien le havia embiado á la Nueva-España, que era el Adelantado Diego Velasquez a su propia costa, é se le havia alzado con la tierra, e con le gente e hacienda, é otras muchas cosas que mal sonaban. Y en la manera de su prision la contaba mui al reves de lo que está dicho. Lo que yo noto de esto es, que con todo lo que oí á Narvaez (como yo se lo dixé) no puedo hallar le desculpa para su deseuído, porque ninguna necesidad tenia de andar con Cortés en pláticas, sino estar en vela mejor que la que hizo. É á esto decia él que le havian vendido aquellos de quien se fiaba, que Cortés le havia sobornado. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms. lib. 33, cap. 12.

CHAPITRE VIII.

MÉCONTENTEMENT DES TROUPES. — INSURRECTION DANS LA CAPITALE.
— RETOUR DE CORTÉS. — SYMPTÔMES HOSTILES.
— MASSACRE EXÉCUTÉ PAR ALVARADO. — SOULÈVEMENT DES AZTÉQUES.

1520.

La tempête passa avec la nuit, et le soleil se leva pur et radieux sur le champ de bataille. La lumière du jour vint révéler aux deux armées, naguère ennemies, la disparité de leurs forces. Les soldats de Narvaez ne purent dissimuler leur dépit, et firent entendre des murmures de mécontentement, en comparant leur supériorité numérique et tous leurs avantages matériels avec l'équipement et les visages fatigués de leurs adversaires. Ce fut donc avec quelque satisfaction que le général vit arriver ses alliés de Chinantla, au nombre de deux mille. C'étaient des hommes de haute taille; et comme ils s'avançaient dans une sorte d'ordre irrégulier, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec leurs brillantes bannières de tissus de plumes, et leurs longues lances, dont les pointes, garnies d'*itzli* et de cuivre, étincelaient au soleil, leur marche offrait une apparence de discipline militaire. Ils arrivaient trop tard, il est vrai, pour prendre part à l'action; cependant Cortés ne fut pas fâché de donner à ses nouveaux compagnons une idée des ressources qu'il possédait dans le pays. Comme il n'avait plus besoin de ses alliés indiens, il les renvoya chez eux, après les avoir accueillis avec courtoisie et généreusement récompensés (1). Il s'occupa ensuite d'apaiser le mécontentement des troupes. Il leur parla avec les formes les plus gracieuses, et le langage

(1) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 6. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms. lib. 33, cap. 47. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 123.

le plus insinuant, n'épargnant pas les promesses (2). Il n'y avait guère de soldats qui n'eussent perdu leurs armes, leur bagage ou leurs chevaux, que les vainqueurs s'étaient appropriés. Les chevaux surtout étaient très-recherchés; plus d'un soldat, harassé par les longues marches qu'il avait faites jusqu'alors à pied, s'était assuré ou plutôt avait cru s'assurer, pour le reste de la campagne, un moyen de transport beaucoup plus commode et plus noble. Mais le général ordonna que tout fût restitué (3). Ils étaient, leur dit-il, engagés dans la même cause et devaient se traiter mutuellement comme des frères. Il alla plus loin encore, et distribua aux gens de Narvaez une quantité d'or et d'objets précieux recueillis chez les tribus voisines, ou trouvés dans le quartier de son rival (4).

Ces actes de libéralité, quelque politiques qu'ils fussent à l'égard de ses nouveaux soldats, indisposèrent ses anciens compagnons. « Notre commandant, s'écrièrent ceux-ci, oublie ses amis pour ses ennemis. Nous avons, à l'heure du danger, combattu à ses côtés; quelle a été notre récompense? des coups et des blessures, tandis qu'on distribue le butin à ceux que nous avons vaincus! » Les soldats, indignés, chargèrent le père Olmedo et Alonso de Avila de transmettre leurs plaintes à Cortés. Ces délégués s'acquittèrent de leur mission avec toute la franchise militaire, comparant la con-

(2) Diaz, qui l'avait souvent entendu parler, caractérise son éloquence : « Comenzó vn parlamento por tan lindo estilo, plática, tãbiẽ dichas cierto otras palabras mas sabrosas, y llenas de ofertas, q. yo aqui no sabré escribir. » Bernal Diaz, *ibid.*, cap. 121.

(3) Le capitaine Diaz avait pris, pour sa part des dépouilles des Philistins, ainsi que lui-même nous l'apprend, un très-bon cheval tout équipé, deux épées, trois poignards et un bouclier; c'était, comme on le voit, un armement complet. L'ordre de restitution ne fut nullement de son goût, ainsi qu'on peut le supposer. Bernal Diaz, *ibid.*, cap. 124.

(4) Narvaez prétend que Cortés pillà tous ses effets, qu'il évalua à cent mille castellanos d'or !... (*Demanda de Zavallos en nombre de Narvaez*, Ms.) Si le fait est vrai, le pillage du chef put fournir les moyens de faire des libéralités aux soldats.

duite du général à l'ingratitude d'Alexandre, qui avait coutume, après le gain d'une bataille, de donner plus à ses ennemis qu'aux troupes qui lui avaient procuré la victoire. Cortés était fort embarrassé : victorieux ou vaincu, les difficultés semblaient naître en foule sous ses pas.

Il essaya de calmer ces hommes irrités en leur représentant les nécessités de la position. « Nos nouveaux camarades, dit-il, sont redoutables en raison de leur nombre, à ce point, qu'en ce moment même nous sommes beaucoup plus en leur pouvoir qu'ils ne sont au nôtre. Le seul moyen de prévenir une collision dangereuse, c'est d'en faire non-seulement des alliés, mais des amis. Si nous leur donnons des sujets de mécontentement, il nous faudra recommencer la lutte; et s'ils sont unis, nous nous trouverons dans des conditions beaucoup plus défavorables que la première fois. J'ai agi dans votre intérêt comme dans le mien, ajouta-t-il; tout ce que je possède est à vous. Mais à quoi bon nous montrer mécontents, lorsque le pays tout entier, avec toutes ses richesses, est devant nous, et surtout lorsque l'accroissement de nos forces nous en assure désormais la possession paisible? »

Cortés ne comptait pas uniquement sur le poids de ses raisons. Il savait que la discipline était incompatible avec l'inaction : il prit donc à l'instant les mesures nécessaires pour diviser ses forces et les occuper à des expéditions lointaines. Il forma un détachement de deux cents hommes sous le commandement de Diego de Ordaz, à qui il donna l'ordre d'aller organiser l'établissement projeté sur le Coatzacoaleco. Deux cents hommes furent envoyés avec Velasquez de Léon, pour prendre possession de la province de Panuco, située à environ trois degrés au nord, sur le golfe du Mexique. Vingt hommes de chaque détachement furent pris parmi ses vétérans.

Cortés envoya aussi deux cents hommes à Vera-Cruz, avec des instructions pour désarmer complètement la flotte de Narvaez, enlever et transporter à terre les agrès, le fer et tous les objets transportables. Il donna ordre à Caval-

lero, surintendant de la marine, de désarmer de la même manière tous les navires qui pourraient se présenter plus tard dans ce port, et de retenir les officiers prisonniers à terre (5).

Mais, tandis qu'il s'occupait ainsi de nouveaux projets de découvertes et de conquêtes, il reçut de Mexico des nouvelles alarmantes, qui l'obligèrent à concentrer immédiatement sur ce seul point toutes ses pensées et toutes ses forces : la capitale était en état d'insurrection. La lutte contre Narvaez terminée, Cortés avait expédié à Mexico un courrier, porteur de cette nouvelle. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés, que le même messenger revint avec des lettres d'Alvarado, par lesquelles celui-ci informait son général que les Mexicains avaient pris les armes et attaqué les Espagnols dans leurs propres quartiers. Ils avaient, ajoutait-il, brûlé les brigantins que Cortés avait fait construire pour s'assurer un moyen de retraite dans le cas où l'on détruirait les ponts. Ils avaient essayé de forcer le mur d'enceinte, et étaient parvenus à le miner en partie : une grêle de projectiles avait tué plusieurs hommes et en avait blessé un grand nombre. Alvarado terminait sa dépêche en suppliant son général de venir en toute hâte à son secours, s'il voulait le sauver et maintenir son autorité dans la capitale.

Ces nouvelles affectèrent Cortés péniblement — d'autant plus péniblement, qu'elles arrivaient au milieu de son triomphe, lorsqu'il croyait avoir abattu tous ses ennemis. Il n'y avait pas à hésiter. Perdre son influence dans la capitale, la

(5) *Demanda de Zavallos en nombre de Narvaez*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 124. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 130. Camargo, *Hist. de Tlascala*.

L'expédition de Narvaez laissa chez les naturels des traces fâcheuses, qui en perpétuèrent le souvenir. Un nègre de sa suite apporta avec lui la petite vérole. Cette maladie se propagea rapidement dans cette partie du pays et fit de nombreuses victimes parmi la population indienne. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 6.

plus noble cité du monde occidental, c'était perdre le pays même, qui regardait Mexico « comme sa tête » (6). Cortés communiqua à ses soldats les nouvelles qu'il venait de recevoir, et engagea tous ceux qui voulaient sauver leurs compatriotes à le suivre. Tous déclarèrent qu'ils étaient prêts à marcher ; montrant, dit Diaz, une ardeur que plus d'un n'aurait pas manifestée s'il avait pu lire dans l'avenir.

Cortés fit sur-le-champ ses préparatifs de départ. Contre-mandant les ordres qu'il avait donnés à Velasquez et à Ordaz, il leur prescrivit de le rallier avec leurs troupes à Tlascala. Il rappela le détachement envoyé à Vera-Cruz, n'y laissant qu'une garnison de cent hommes, sous le commandement d'un officier nommé Rodrigo Rangre ; car il ne pouvait, dans un pareil moment, se passer des services de Sandoval. Ses malades et ses blessés restèrent à Cempoalla, sous la garde d'un petit détachement, avec ordre de rejoindre aussitôt qu'ils seraient en état de le faire. Ces dispositions prises, il quitta Cempoalla, bien pourvu de vivres par les soins du cacique hospitalier, qui l'accompagna jusqu'à quelques lieues de la ville. Ce chef totonaque possédait, à ce qu'il paraît, l'heureuse facilité de s'accommoder aux puissances du jour.

La première partie de la marche n'offrit aucun incident remarquable. Les troupes reçurent partout un accueil amical des gens de la campagne, qui s'empressaient de pourvoir à leurs besoins. Elles durent cependant traverser, avant d'arriver à Tlascala, un pays peu habité, où elles eurent beaucoup à souffrir de la rareté des vivres, et surtout du manque d'eau. Leurs souffrances devinrent plus vives encore lorsqu'il fallut, dans la précipitation d'une marche forcée, voyager sous les feux verticaux du soleil des tropiques. Les forces manquèrent à plusieurs soldats, qui tombèrent sur la route, in-

(6) « Se perdía la mejor, y mas noble ciudad de todo lo nuevamente descubierta del mundo; y ella perdida todo lo que estaba ganado, por ser la cabeza de todo, y á quien todos obedecian. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 131.

capables de faire un effort de plus, et presque indifférents à la vie.

Dans cette extrémité, Cortés envoya en avant un petit détachement de cavalerie pour se procurer des secours à Tlascala, et suivit lui-même de près cette avant-garde. A son arrivée, il trouva des approvisionnements abondants qui l'attendaient et qui furent envoyés aux troupes. On recueillit les trainards, on distribua des vivres et des rafraîchissements; enfin l'armée, restaurée au moral comme au physique, fit son entrée dans la capitale républicaine.

Là, une rumeur populaire attribuait les événements de Mexico aux intrigues et aux instigations secrètes de Montézuma. Cortés fut logé commodément dans l'habitation de Maxixca, l'un des quatre chefs de la république. Les Tlascalans lui fournirent, à sa demande, deux mille hommes. On pouvait compter sur leur bonne volonté, du moment où il s'agissait de combattre leurs anciens ennemis, les Aztèques (7).

Le général, ayant passé la revue de ses forces, après la jonction de ses deux lieutenants, trouva qu'elles s'élevaient à environ mille hommes de pied et cent chevaux, indépendamment des levées tlascalanes (8). On comptait dans l'infanterie une centaine d'arquebusiers et autant d'arbalétriers. Les troupes amenées par Narvaez étaient parfaitement équipées. Elles étaient cependant inférieures aux vétérans de Cor-

(7) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 131. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13, 14. Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 124, 125. Pierre Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 5. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

(8) Gomara, *Crónica*, cap. 103. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 7. Bernal Diaz fait monter ce chiffre à treize cents hommes de pied et quatre-vingt-seize chevaux. (*Ibid.*, cap. 125.) Cortés le réduit à moins de moitié. (*Rel. seg.*, *ubi sup.*) La version que nous avons adoptée, d'après les deux autorités citées en tête de cette note, correspond à peu près avec l'évaluation que nous avons déjà donnée, d'après des documents officiels, des forces de Cortés et de Narvaez avant leur fusion.

tés sur un point bien autrement important — l'instruction militaire et l'expérience des difficultés qu'elles allaient avoir à combattre.

Quittant la république amie, les Espagnols prirent une route plus au nord et plus directe que celle par laquelle ils avaient, la première fois, pénétré dans la vallée. C'était la route de Tezeuco. Ils furent encore forcés de gravir cette même chaîne, dont les points culminants sont les deux énormes volcans au pied desquels ils avaient autrefois passé. Les flancs de la sierra étaient revêtus de sombres forêts de pins, de cyprès et de cèdres (9), à travers lesquelles l'œil plongeait çà et là dans d'immenses vallées, dans des ravins dont les profondeurs se perdaient sous la sauvage et luxuriante végétation des tropiques. Du sommet des montagnes, l'armée put contempler le vaste pays qu'elle venait de parcourir, s'étendant jusqu'aux plaines verdoyantes de Cholula. A l'ouest, se déroulait la vallée de Mexico, d'un point de vue tout différent de celui d'où les Espagnols l'avaient aperçue pour la première fois; mais offrant toujours les mêmes beautés, avec ses lacs étincelants, ses villes et ses villas flottant sur leur sein, ses *teocallis* aux sommets enflammés, ses pentes cultivées et ses sombres montagnes de porphyre se dessinant vaguement à l'horizon lointain. A leurs pieds reposait la ville de Tezeuco, modestement cachée sous d'épais bosquets de cyprès, et contrastant avec son ambitieuse rivale de l'autre côté du lac, avec l'orgueilleuse reine de la vallée.

Lorsqu'ils descendirent dans les plaines populeuses, l'accueil qu'ils reçurent de la part des naturels fut bien différent de celui qui leur avait été fait lors de leur première apparition.

(9) « Las sierras altas de Tezeuco á que mostrasen desde la mas alta cumbre de aquellas montañas y sierras de Tezeuco, que son las sierras de Tlallocan altísimas y humbrosas en las cuales he estado y visto y puedo decir que son bastante para descubrir el un emisferio y otro, porque son los mayores puertos y mas altos de esta Nueva-España, de árboles y montes de grandísima altura de cedras, cipreses y pinares. » Camargo, *Historia de Tlascala*, Ms.

Ils ne virent plus de groupes de paysans curieux se presser sur leur passage et leur offrir leur simple hospitalité. On ne leur refusait pas les vivres qu'ils demandaient, mais on les leur donnait de mauvaise grâce et d'un air contraint. La froideur de cet accueil et la réserve de ces manières devinrent encore plus marquées lorsque l'armée entra dans les faubourgs de l'ancienne capitale des Acolhuans. Personne ne vint à leur rencontre, et la population semblait réduite à rien, tant était grand le nombre de ceux qui s'étaient portés à Mexico, sur le théâtre des hostilités (10). Ce fut un sujet de mortification pour les vétérans de Cortés, qui, jugeant d'après le passé, s'étaient vantés auprès de leurs nouveaux camarades de la sensation que leur présence ne manquerait pas de produire parmi les indigènes. Le cacique du lieu, qui avait été, comme on se le rappelle peut-être, nommé par l'influence de Cortés, était lui-même absent. Le général tira un mauvais augure du rapprochement de ces diverses circonstances, qui firent naître dans son esprit de sombres appréhensions sur le sort de la garnison de Mexico (11).

Mais ses inquiétudes furent bientôt dissipées par l'arrivée d'un messager qui était parvenu à s'échapper de la ville dans un canot, grâce à la négligence ou peut-être à la connivence de l'ennemi. Il apportait des dépêches d'Alvarado, par lesquelles celui-ci informait son commandant que les Mexicains avaient, depuis quinze jours, suspendu les hostilités actives et converti leurs opérations en un blocus. La garnison avait beaucoup souffert; mais Alvarado exprimait sa conviction

(10) L'historien en explique en partie la raison « En la misma ciudad de Tezcuco habia algunos apasionados de los deudos y amigos de los que mataron Pedro de Alvarado y sus compañeros en Mexico. » *Ixtlixochitl, Hist. chich.*, Ms., cap. 88.

(11) « En todo el camino nunca me salió a recibir ninguna persona de el dicho Mutezuma, como antes lo solian facer; y toda la tierra estaba alborotada, y casi despoblada : de que concebí mala sospecha, creyendo que los Españoles que en la dicha ciudad habian quedado, eran muertos. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 132.

que l'approche de ses compatriotes suffirait pour faire lever le siège et rétablir la tranquillité. Montézuma envoya aussi un messager porteur d'une lettre conçue dans le même sens : il se disculpait de toute participation aux hostilités qui avaient éclaté, disait-il, non-seulement sans son concours, mais contrairement à ses intentions et à ses remontrances.

Le général espagnol, après une halte assez longue, pour donner du repos à ses troupes fatiguées, continua sa marche en côtoyant le bord méridional du lac, qui le conduisit sur la même chaussée par laquelle il avait autrefois fait son entrée dans la capitale. C'était le jour consacré à saint Jean-Baptiste, le 24 juin 1520. Mais combien les choses étaient changées (12)! Pas de foule empressée bordant les routes; pas de bateaux sur le lac, remplis de spectateurs émerveillés. De temps à autre on apercevait au loin une pirogue solitaire, qui semblait observer les mouvements des Espagnols, et qui disparaissait rapidement, aussitôt qu'elle avait été remarquée. Partout régnait un silence de mort, — silence qui parlait plus haut que les acclamations de la multitude.

Cortés, pensif, s'avancait à la tête de ses bataillons. Tout à coup, comme s'il eût voulu chasser les sombres réflexions de son esprit, il ordonna aux trompettes de sonner, et leurs fanfares éclatantes, portées à travers les eaux, apprirent aux habitants de la forteresse assiégée que leurs compatriotes arrivaient. On leur répondit par une joyeuse salve d'artillerie, qui sembla donner un nouvel élan aux troupes; elles pressèrent le pas, et traversant les grands ponts-levis, se trouvèrent encore une fois dans les murs de la cité impériale.

Là, le spectacle qui s'offrit à leurs yeux n'était pas de nature à calmer leurs inquiétudes. En plusieurs endroits, les petits ponts avaient été enlevés, et les Espagnols ne comprirent que

(12) « Y como asomé a la vista de la ciudad de Mexico, parecióle que estaba todo yerma, y que no parecía persona por todos los caminos, ni casas, ni plazas, ni nadie le salió a recibir, ni de los suyos, ni de los enemigos; y fue esto señal de indignacion y enemistad por lo que habia pasado. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 19.

trop clairement combien il serait facile de leur couper la retraite, maintenant que leurs brigantins étaient détruits (13). La ville semblait plus déserte encore que Tezcuco. Sa population si dense, si active, s'était mystérieusement évanouie; les Espagnols traversaient des rues abandonnées, où le bruit du pas de leurs chevaux sur le pavé n'éveillait que des échos sourds et mélancoliques. Ce fut donc avec un sentiment de tristesse qu'ils atteignirent les grandes portes du palais d'Axayaatl. Ces portes s'ouvrirent; Cortés et ses vétérans, se précipitant dans l'enceinte du palais, se trouvèrent en un instant dans les bras de leurs compagnons d'armes, et les uns et les autres oublièrent le présent en se racontant mutuellement tout ce qui s'était passé depuis leur séparation (14).

Cortés tenait surtout à connaître la cause première du soulèvement. Il y avait à ce sujet différentes versions. Les uns attribuaient l'insurrection au désir des Mexicains de délivrer leur souverain de sa captivité; les autres, à l'intention d'écraser la garnison affaiblie par l'absence de Cortés et des troupes qu'il avait emmenées avec lui. Mais tous s'accordaient à en voir la cause immédiate dans un acte de violence d'Alvarado. Les Aztèques avaient coutume de célébrer tous les ans, au mois de mai, une fête en l'honneur du dieu de la guerre. On appelait cette fête « l'encensement d'Huitzilopochtli, » et elle se célébrait par des sacrifices, des chants religieux et des danses, auxquelles prenaient part la plupart des nobles, car

(13) « Pontes ligneos qui tractim lapideos intersecant sublato, ac vias aggeribus munitas reperit. » P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 5.

(14) *Probanza a pedimento de Juan de Lexalde*, Ms. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 133.

« Esto causó gran admiración en todos los que venian, pero no dejaron de marchar, hasta entrar donde estaban los Españoles acorralados. Venian todos muy casados y muy fatigados y con mucho deseo de llegar a donde estaban sus hermanos; los de dentro cuando los vieron, recibieron singular consolacion y esfuerzo y recibieronlos con la artilleria que tenian, saludandolos, y dandoos, el parabien de su venida. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 22.

c'était une des grandes cérémonies où se déployait toute la pompe du rituel aztèque. Comme elle avait lieu dans la cour des *teocalli*, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat des quartiers espagnols, et comme une partie du temple lui-même était réservée au culte chrétien, les caciques sollicitèrent d'Alvarado la permission d'y célébrer leurs rites. Ils désiraient aussi, dit-on, que Montézuma pût assister à la fête. Alvarado refusa d'accéder à ce dernier vœu, conformément aux injonctions de Cortés; mais il accueillit la première demande, sous la condition que les Aztèques ne feraient pas de sacrifices humains, et qu'ils viendraient sans armes.

Ils s'assemblèrent donc au jour fixé, au nombre de six cents, d'après le calcul le plus modéré (15). Ils avaient revêtu leurs plus riches costumes; leurs gracieux manteaux de tissus de plumes flottaient sur leurs épaules, et leur cou, leurs bras, leurs jambes étaient ornés de colliers et de bracelets d'or. Amoureux du faste, comme tous les peuples à demi civilisés, ils se plaisaient à déployer, dans ces occasions, leur luxe barbare.

Alvarado et ses soldats assistaient comme spectateurs, les uns groupés vers les portes, comme par hasard, les autres mêlés dans la foule. Ils étaient tous armés; circonstance qui n'avait rien d'extraordinaire, et qui n'excita, par conséquent, aucune attention. Les Aztèques se livrèrent bientôt à l'entraînement des mouvements de la danse, accompagnés de leur chant religieux et de leur sauvage et discordante musique. Tout à coup, Alvarado et les Espagnols, à un signal convenu, se précipitèrent sur eux l'épée à la main; les Aztèques, pris au

(15) « E así los Indios, todos señores, mas de 600 desnudos é con muchas joyas de oro é hermosos penachos, é muchas piedras preciosas, é como mas aderezados é gentiles hombres se pudieron é supieron aderezar, é sin arma alguna defensiva ni ofensiva bailaban é cantaban é hacian su areito é fiesta segun su costumbre. » (Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 54.) Quelques écrivains portent ce nombre à huit cents et même à mille. Las Casas, plus modeste que de coutume, se contente de dire deux mille. *Brevissima relacione*, p. 48.